Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 4

Artikel: Vices et vertus des distinctions dans le débat théorique

Autor: Vogel, Christina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870482

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VICES ET VERTUS DES DISTINCTIONS DANS LE DÉBAT THÉORIQUE

Personne n'en doute: les écoles doctrinaires et les savoirs théoriques institués nous enferment dans des vérités stériles. Pourtant, les analyses littéraires ne s'avèrent fécondes qu'à la condition que nous les conduisions à la lumière de théories cohérentes dont l'élaboration — provisoire et circulaire — nous incombe. Aucune observation, aucune interprétation ne se réalisant en dehors d'une ou de plusieurs théories, il vaut mieux en prendre conscience et essayer de les formuler explicitement. Dans le souci d'échapper à l'emprise de préjugés et de dépasser, toujours à nouveau, les limites des connaissances apprises, nous sommes appelés à accompagner toute pratique des textes d'un travail fondationnel et d'une réflexion sur les outils conceptuels définis, continûment, pour décrire, de la façon la plus exhaustive et la plus homogène possible, les objets étudiés, et pour comprendre l'organisation signifiante qui se dissimule sous les apparences hétérogènes.

En écho à la célèbre ouverture de l'essai *La Crise de l'esprit* — «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles[1]» —, je constaterai : «Nous autres, chercheurs, nous savons maintenant que nous appartenons à une race en voie de disparition». Depuis l'aveu de Valéry, fait en 1919, nous avons assisté à la prolifération des condamnations à mort : ont été décrétés le dessaisissement du sujet, la fin de l'histoire, la mort de la littérature, de l'art en général.

Privés de notre objet d'étude, nous, chercheurs et enseignants en littérature, nous sommes confrontés, de surcroît, à la fragilisation de nos méthodes d'analyse, à la mise en question du bien-fondé de nos assises théoriques et de nos ambitions scientifiques. Dès lors, que nous reste-t-il à faire ? Espérer un miracle invraisemblable ? Se dire que l'on exagère volontiers l'état d'un malade pour appeler à son secours les meilleurs spécialistes ?

---

1. Paul VALÉRY, *Œuvres*, Paris: Gallimard, «La Pléiade», 1957, t. I, p. 988.

Je veux croire qu'interroger «La Crise des théories ?», c'est commencer à remédier à une situation «critique», commencer à guérir une maladie qui a tout pour nous inquiéter[2].

1. Critique littéraire / science de la littérature

Soulever des questions a le mérite de faire apparaître des particularités culturelles implicitement véhiculées quoique rarement analysées. Naïvement, je commencerai par rappeler des différences, non de (dé-)valorisation, mais de dénomination.

Sous l'influence des anglo-saxons et par le biais de traductions (qu'on pense, par exemple, à la logique de John Stewart Mill[3]), Wilhelm Dilthey inaugure la tradition des «sciences de l'esprit» qui, alors qu'elle se conçoit et s'établit par contraste avec l'idéal des sciences de la nature, se situe à l'intérieur du paradigme scientifique de ces dernières. Conformément à cette habitude, on voit s'introduire, dans le monde germanophone, le terme de «Literaturwissenschaften» (de «sciences de la littérature»). Là où dominent la culture et la langue françaises, on adhère plus volon-

---

2. Les réflexions qui suivent renvoient aux références suivantes: Jean-Claude COQUET, *Le Discours et son sujet*, Paris : Klincksieck, t. I, 1984; Paul DE MAN, *Allegories of Reading*, New Haven : Yale Univ. Press, 1979; Jacques DERRIDA, *La Dissémination*, Paris : Seuil, 1972; Wilhelm DILTHEY, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1970; Terry EAGLETON, *Literary Theory. An Introduction*, Oxford : Basil Blackwell, 1983; Umberto ECO, *Les Limites de l'interprétation*, Paris: Grasset, 1992; Hans-Georg GADAMER, *Hermeneutik I. Wahrheit und Methode*, Tübingen : J.C.B. Mohr, [5]1986; Jacques GENINASCA, «Sémiotique», in *Méthodes du texte: introduction aux études littéraires*, éd. M. Delcroix et F. Hallyn, Paris-Gembloux : Duculot, 1987, p. 48-64; IDEM, «Du texte au discours littéraire et à son sujet», in*La Littérarité*, éd. L. Milot et F. Roy, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université de Laval, 1991, p. 237-62; Nelson GOODMAN, «Kunst und Erkenntnis», in *Theorien der Kunst*, éd. D. Henrich et W. Iser , Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1982, p. 569-91; Gilles-Gaston GRANGER, *Essai d'une philosophie du style*, Paris : Odile Jacob, 1988; Hans Robert JAUSS, *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1982; *Théorie de la littérature*, éd. Kibedi-Varga, Paris : Picard, 1981; Thomas S. KUHN, *Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, [10]1989; Karl Raimund POPPER, *La Logique de la découverte scientifique*, Paris : Payot, 1973; Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, Paris: Seuil, 1990; IDEM, *Le Conflit des interprétations*, Paris : Seuil, 1969; Tzvetan TODOROV, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris : Seuil, 1984

3. John Stewart MILL, *System der deduktiven und induktiven Logik*, [2]1863.

tiers, en revanche, au concept d'«Etudes de la littérature», dont la formation est susceptible de s'intégrer l'idée de critique littéraire. A Zurich, une chaire de critique littéraire a été créée expressément — *ad personam* et passagèrement, c'est vrai — destinée, apparemment, à une approche des littératures qui soit complémentaire des sciences littéraires «traditionnelles». Le modèle d'une «science de la littérature» semble moins ancré dans l'univers francophone : ici, les études littéraires s'assignent les tâches de la critique et vont jusqu'à s'apparenter aux démarches proprement littéraires. Une telle conception favorise la naissance de la figure du critique-écrivain (Blanchot, Barthes[4]).

Je sais, forte de mon expérience zurichoise, que la frontière entre science littéraire et critique littéraire est plus trouble qu'on ne le souhaite, qu'elle départage deux types d'études dont les méthodes ne se distinguent pas facilement. Au risque de présenter une vue simplifiée, on pourrait conjecturer que, si l'objectif premier de la critique littéraire est de porter des jugements de valeur sur des œuvres *particulières*, le rôle de la «science de la littérature» est de pénétrer et d'analyser les conditions de manifestation spécifiques du discours littéraire en général. La science de la littérature vise à mettre en évidence les formes et les fonctions *générales* caractéristiques de la classe des discours littéraires, tandis que la critique littéraire élabore des critères aptes à fonder et à justifier l'évaluation de créations singulières.

Or, une telle séparation est abstraite. Toute étude qui porte sur la valeur singulière d'une œuvre d'art, littéraire ou autre, implique une conception générale, capable de théoriser l'univers de discours dont l'objet considéré relève nécessairement — au risque de passer inaperçu, puisque *l'entièrement-nouveau* doit nous échapper. Une théorisation du statut *sui generis* des discours littéraires sous-tend et accompagne tout travail critique, quand bien même son objet immédiat serait la description et l'appréciation d'un texte particulier. Simultanément, une conception générale, susceptible de rendre compte de la spécificité des productions littéraires, ne peut être posée *a priori*, en dehors d'enquêtes conduites sur des cas particuliers. Les théories littéraires ne naissent pas *ex nihilo*.

---

4. Cf. Roland BARTHES, *Essais critiques*, Paris : Seuil, 1964, et Maurice BLANCHOT, «Qu'en est-il de la critique?», in *Lautréamont et Sade*, Paris : Minuit, 1963.

L'objectivité des énoncés scientifiques est toute relative ; elle repose, au sein de la communauté scientifique, sur des accords fiduciaires. Les travaux de K. R. Popper nous l'ont montré : il y a une asymétrie entre *confirmation* et *réfutation* d'une théorie. Une théorie est susceptible d'être falsifiée, mais elle ne saurait se vérifier une bonne fois.

2. *Une fonction de découverte*

Une fois que nous avons pris conscience des limites intrinsèquement posées aux efforts de théorisation, nous sommes en mesure de reconnaître l'importance du rôle que la réflexion théorique joue, non seulement dans le domaine des sciences dites exactes, mais aussi dans celui des études littéraires. C'est une erreur de récuser indistinctement toute recherche fondationnelle bien qu'à d'aucuns, il paraisse suffisant de faire preuve d'un peu de bon sens pour comprendre les discours littéraires.

Tous ceux qui contestent la valeur d'études littéraires se réclamant de méthodes d'analyse définies, et tiennent en suspicion les préoccupations théoriques, méconnaissent volontiers que les théories ne sont pas construites — idéalement, je l'avoue — pour rendre compte du déjà connu, pour ramener les textes étudiés aux canons établis, aux classes (écoles, genres, styles) constituées. Elles ont pour fonction, tout au contraire, de faire apparaître des phénomènes littéraires inédits qui, dans la mesure où ils se refusent à entrer dans nos schémas habituels, nous contraignent à réfléchir sur les lacunes inhérentes aux théories invoquées et à modifier nos vues et catégories anciennes. Elles nous conduisent à prendre conscience des limites de nos perceptions, à réviser nos convictions épistémologiques et à sentir le besoin d'inventer de nouveaux outils conceptuels.

Je ne mésestime pas le nombre de théories et de méthodes qui veulent réduire, à tout prix, les données observées à des conceptions préalablement constituées. Cependant, le danger de la pétrification des vues n'est pas inhérent aux théories ; il résulte de leur exploitation stéréotypée. Au moment même où la *recherche théorique* se mue en *savoir théorique*, elle risque de perdre sa valeur de découverte. A défaut d'être constamment ébranlés par des expériences-limites, les édifices théoriques ne servent plus qu'à légitimer de stériles grilles de lecture et deviennent impuissants à nous ouvrir de nouveaux espaces d'investigation. Si nous souhaitons que les théories restent vivantes, aptes à saisir ce qui n'est

pas encore connu, il nous faut préserver une continuelle interaction entre *réflexion* et *expérience*, entre *spéculation théorique* et *pratique d'analyse*.

3. «anything-goes»?

Une chose est de reconnaître la fonction centrale que les constructions théoriques remplissent en général, une autre de discuter les manières dont on exploite les différentes théories littéraires (ou théories de la littérature) et leurs méthodes d'analyse. Je ne me propose ni de dresser une liste des meilleurs essais de spéculation ni de plaider pour une approche unifiée. La pluralité des approches et le conflit des interprétations sont indispensables au développement de nouvelles conceptions. Je n'ai pas davantage l'intention de critiquer les travaux inter- ou transdisciplinaires — à condition, toutefois, que le recours à plusieurs horizons théoriques ne vise pas à trouver des arguments *ad hoc*, justifiant une idée préétablie. Les théories ne sont pas toutes compatibles entre elles. Un dialogue entre différentes approches méthodologiques sera fructueux pourvu que leurs présupposés épistémologiques ne se contredisent pas.

A titre d'exemple : porté à dénoncer le caractère illusoire de toute prétention à la scientificité et à la systématicité, en littérature notamment, le déconstructivisme s'emploie à ruiner les bases mêmes sur lesquelles le structuralisme et, dans son sillage, la sémiotique littéraire s'efforcent de construire des grammaires propres à décrire les diverses règles de production et de communication de la signification. D'un côté, se proposer de déconstruire tout texte en vue de déceler les contradictions logiques qui lui sont inhérentes et, de l'autre, chercher à transformer un texte en un tout de signification : ce sont là des visées qui s'opposent diamétralement, des démarches dont les présupposés théoriques s'excluent. Les conceptions du langage véhiculées par ces deux «Ecoles» ou «Philosophies» se trouvent, l'une avec l'autre, en contradiction radicale.

4. De la Vérité à la validation

Si les références théoriques ne sont pas toutes conciliables, les méthodes qu'elles impliquent ne sont pas toutes opérantes. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Comment statuer sur la valeur et la portée d'une analyse ?

Dans le cadre des études littéraires, l'un des critères en vertu duquel on considère la *validité* d'une interprétation, est la capacité de cette dernière d'intégrer un maximum de données textuelles dans un tout cohérent et intelligible, la capacité de comprendre des phénomènes isolés à l'intérieur d'une vue d'ensemble, d'articuler le singulier en référence à des règles élémentaires. L'objectif est donc de saisir, par-delà la grande variété des textes soumis à l'analyse, l'armature invariante qui les fonde et qui nous permet d'expliciter comment un chacun d'entre eux fonctionne et signifie en particulier.

En littérature, une théorie est opératoire à condition qu'elle nous permette d'effectuer un parcours d'analyse au terme duquel nous sommes en mesure de saisir la manière *spécifique* dont un texte littéraire tente de produire et de communiquer, non pas seulement du sens, mais un sens compréhensible par et pour nous. Un ensemble d'hypothèses est dit efficace lorsqu'il nous aide à opérer les transformations nécessaires pour que nous parvenions à construire, à partir de l'hétérogène phénoménal, une totalité articulée et chargée de sens.

Parmi les principaux critères de validation d'une théorie littéraire, je compterai donc sa *cohérence interne*, son *économie* et son *efficacité opératoire*. Toute critique ou science littéraire se doit d'accompagner sa pratique des textes d'une réflexion sur les assises épistémologiques et leur devenir dans le temps. A la fois *réflexives* et *prospectives*, les démarches critiques et/ou scientifiques sont appelées à conduire une recherche sur les présupposés théoriques qui informent leurs travaux d'analyse. La spéculation fondationnelle n'échappera pas au va-et-vient entre l'observable et le construit; elle nous permettra, cependant, de prendre conscience du fait que la plus simple observation, la plus innocente lecture, est réalisée à la lumière de théories, de conjectures, dirigeant nos perceptions et déterminant nos appréciations.

Maintes démarches déconstructivistes me semblent témoigner de l'emprise subreptice du théorique : n'invoquent-elles pas très souvent une conception toute particulière du sujet ? Les représentations métaphysiques, implicitement posées par leurs analyses — celle d'un sujet transparent et maître de lui-même, celle aussi d'un sens plein et présent — ont été ébranlées, voire détrônées, depuis longtemps, par de nombreux écrivains et penseurs. Pour m'en tenir au seul univers culturel français, je citerai les noms de Nerval, de Diderot, de Montaigne — mais aussi loin que l'on remonte dans le temps, on leur trouvera toujours encore un précur-

seur attestant le fait que la notion de sujet n'a peut-àtre jamais été une et simple, montrant que la supposition d'un Langage *Un* ne saurait être autre chose qu'une construction idéale, qu'une hypothèse mise au service de stratégies de découverte, mais qu'en aucun cas, elle ne se confond avec la formulation d'une Vérité absolue, d'une Réalité autre que spéculative.

Je ne m'oppose pas à l'hypothèse selon laquelle la spécialisation des langues et des rationalités progresse en corrélation étroite avec l'industrialisation de l'Europe aux XVIIIe et XIXe siècles, le réveil des sentiments nationaux, avec la laïcisation profonde de notre rapport au monde et la démocratisation de l'enseignement. Nous ne pouvons manquer d'observer que, depuis deux cents ans environ, nos savoirs, nos pouvoirs de production et nos croires se dispersent de plus en plus rapidement, divisant nos sociétés occidentales en un nombre grandissant de communautés religieuses, politiques et linguistiques, de couches sociales et de groupes d'intérêt qui défendent, les uns contre les autres, des valeurs particulières ou, faute de convictions, des styles de vie tout individuels.

En revanche, j'aimerais souligner que l'idée d'un *Temps primordial*, d'une *Origine absolue*, que le concept d'un *Langage-Un* relèvent, fondamentalement, d'une pensée mythique. Les concepts de l'unicité, de la fixité et de la transparence — du sujet ou de la langue — sont, eux aussi, liés à une certaine construction de l'univers. A différents degrés et en tant que repères idéaux, ils ont toujours déjà été mis en cause. Par «toujours», je n'entends pas suggérer que cette vieille histoire de l'ébranlement d'une vision unifiée du monde se déroule en dehors de phases distinguables. Au contraire, tout nous porte à penser qu'elle se développe à un rythme qui va s'accélérant. Néanmoins, redevable des mythes de fondation, le recours à des références stables doit être interrogé, pour que l'on n'oublie jamais que même les catégories et les idées les plus abstraites, en apparence, sont des créations culturelles datables.

Le langage de la critique et de la science littéraires est toujours déjà un *métalangage*. Dans une telle situation, il est préférable de se doter d'un métalangage qui soit aussi précis que possible, capable d'interdéfinir les notions et les concepts qui seront chargés de la description du langage-objet, d'un métalangage qui énonce un ensemble d'hypothèses suffisamment fortes pour être ou corroborées ou falsifiées, et pour nous obliger à dépasser les limites de notre vision du monde et de l'homme.

Du moment que l'on accompagne ses parcours d'analyse d'une réflexion sur la théorie qui les fonde — dans notre cas, d'une réflexion sur la conception de l'objet propre aux études littéraires, que l'on essaie de mettre au jour ses préjugés, on évitera plus sûrement les énoncés gnomiques, les jugements péremptoires. On se méfiera de parler — pour n'en citer que cet exemple — de *la Crise* du sens, de *la Crise* des valeurs, conscient que l'on reste de la pluralité des rationalités et des systèmes de valeurs, de la polysémie et de la polyvalence des mots. Plutôt que de dénoncer la Crise (morale, religieuse, politique, épistémologique ou autre) — au nom de quelle Vérité d'ailleurs ? —, il importerait de lire le sentiment de crise comme le signe d'une situation conflictuelle dans laquelle se confrontent plusieurs stratégies de persuasion et d'intelligibilité, aucune d'entre elle ne se trouvant en mesure de faire reconnaître l'excellence des valeurs défendues.

5. Réflexion sur l'objet spécifique des études littéraires

L'objet propre aux études littéraires est loin d'être unanimement et définitivement déterminé. La science de la littérature et la critique littéraire poursuivent des buts multiples, parfois assez éloignés les uns des autres. Dès lors, nous ne serons pas surpris de voir les procédures d'analyse se différencier en fonction de l'intérêt prédominant. Cette situation est louable aussi longtemps que l'on accepte de se doter, provisoirement, d'un but (parmi d'autres possibles) et d'une suite d'opérations orientées vers l'objectif fixé.

Si l'on choisit d'attribuer aux études littéraires le rôle d'examiner les manières particulières dont les œuvres analysées tentent de poser le problème de la valeur des valeurs, le rôle de comprendre les *conditions* et les *contraintes*, à la fois *objectives* et *subjectives*, par référence auxquelles une invention littéraire cherche à s'actualiser, on accepte d'étudier, ensemble, les œuvres singulières et la forme *sui generis* du discours littéraire. Une telle approche implique la volonté d'éviter de recourir à des données ou à des spéculations extra-littéraires. Dans le souci d'une description *homogène* du mode de création qui caractérise les textes littéraires, on refusera l'aide, parfois séduisante, de faits *hétérogènes* (historiques, biographiques, psychologiques, etc.).

Je sais que le principe de *l'interprétation immanente* n'est pas exempt d'illusions. N'importe quel acte de lecture implique des

connaissances préalablement acquises. Toute la question est de savoir comment intégrer dans l'analyse d'un objet littéraire le savoir encyclopédique en l'absence duquel — est-il besoin de le souligner — nous ne saurions rien concevoir. Réduirons-nous un texte littéraire à un message réfléchissant la vie ou «l'âme» de son auteur, ou à un énoncé qui exprime l'état de la société, révèle l'inconscient individuel ou collectif ?

Aux lectures en miroir, j'avoue préférer une analyse qui considère les multiples dimensions — dont je ne nie point l'existence — comme autant de parties intégrantes de la structure discursive en laquelle le texte étudié est susceptible d'être transformé. N'est-ce pas l'un des traits distinctifs des œuvres littéraires que d'inscrire dans des totalités signifiantes (qui, d'ailleurs, ne préexistent point aux mises en scène singulières) plusieurs composantes contextuelles et, en premier lieu, divers modes de production et de saisie du sens, des rationalités et des idéologies contraires, voire incompatibles ?

6. Le statut sui generis *du discours littéraire*

Ainsi, sommes-nous amenés à réfléchir sur le statut *sui generis* du discours littéraire ou, plus généralement, sur les conditions spécifiques que les discours participant d'une «logique» esthétique (discours littéraires, picturaux, architecturaux) supposent réunies pour se manifester.

6. 1. Le statut de totalité signifiante

L'une des principales propriétés susceptibles de distinguer les objets dont nous nous proposons l'étude, je compterai la possibilité qu'ils nous offrent — et à la réalisation de laquelle ils nous convient — de les constituer en des *ensembles signifiants*. Contrairement à des textes dépourvus d'une valeur littéraire et dénués d'une fonction esthétique, les objets textuels appartenant au domaine empirique dont nous entendons nous occuper, mettent en acte leurs conditions de production. Ils contiennent les instructions de lecture qui nous aident à actualiser leurs formes virtuelles et à les appréhender comme des ordres à la fois intelligibles et sensibles, en inscrivant leurs différentes composantes dans une hiérarchie, faite de transformations sémantiques et syntaxiques.

On m'objectera que le critère de totalité appartient à une esthétique désuète, qu'il est inopérant pour savoir reconnaître des

œuvres qui, quoiqu'inachevées et fragmentées, n'en participent pas moins d'une visée esthétique. Notre XXe siècle n'a-t-il pas produit des objets dont le statut d'ensemble paraît miné, corrodé ? En effet, comment réussir à transformer en un tout signifiant des textes-phares de la littérature moderne tels que *Finnegans Wake* de James Joyce, tels les *Cahiers* de Paul Valéry ? Je conjecture que ces productions qui nous mettent, sans conteste, dans l'embarras puisqu'elles bouleversent la conception même d'œuvre, n'en sont pas moins élaborées — fût-ce *a contrario* — par référence au modèle d'une forme articulée, présupposant, et posant par là même, ce contre quoi elles semblent délibérément construites. De plus, il nous faut admettre la réalité de pratiques littéraires — certains types de Mémoires ou d'Inventaires, par exemple — qui ne peuvent (ou ne veulent) atteindre une clôture définitive. Il y a des objets textuels qui ne cessent d'essayer diverses stratégies de cohérence du ou des sens, engageant une écriture *en procès* indéfiniment réactualisable.

6. 2. La pluralité des sémiotiques et la composante dialogique

Un texte fait partie de la classe des discours littéraires sous réserve que, se soustrayant à un emploi purement utilitaire, il ne se ramène pas à un simple message informatif. Désireux de survivre à la reconnaissance du sens premier et pratique, les discours littéraires convoquent ensemble et tiennent *en suspens* une pluralité d'acceptions du sens ; ils intègrent dans leurs structures discursives des pratiques sémiotiques divergentes, des systèmes de valeurs — simplement opposés ou inconciliables.

Dans la tradition sémiotique, nous appelons *composante dialogique* la rencontre et la confrontation de croires et de savoirs qui se trouvent régis par différents systèmes de valeurs — social, politique, économique, religieux et autres. Certes, le statut contestataire n'appartient pas en exclusivité aux créations artistiques. Or, à la différence d'un discours politique ou religieux, qui exploite la polyphonie dans le but d'instaurer une seule Vérité, un Sens unique, les discours à valeur esthétique mettent en évidence les divergences sous-jacentes aux visions du monde ; ils nous conduisent à la découverte des multiples possibilités que nous avons de penser le sujet et son rapport au monde, à lui-même et à autrui. Non réductible à la fonction d'un simple argument rhétorique, le choc des univers sémiotiques, s'il cherche aussi à actualiser des valeurs spécifiquement littéraires, tente de maintenir, au premier

chef, le questionnement des contraintes, internes et externes, qui agissent sur l'accomplissement d'expériences esthétiques.

Il est vrai que la présence de la composante dialogique est plus sensible depuis que l'art revendique son autonomie, mais ceci ne devrait pas nous faire oublier qu'auparavant déjà, le monde littéraire s'imposait en concurrence avec d'autres discours. La littérature est résistance ; continuellement, elle se dérobe aux tentatives de récupération (idéologique ou économique, par exemple), transcende les paraphrases et les commentaires.

6. 3. Une structure autorégulée

Nous venons de le voir : les objets d'art ne se réfèrent pas seulement, pas tellement, à leurs propres messages, mais installent, au sein de leurs textures particulières, un dialogue avec les idéologies auxquelles ils disputent, à chaque moment de l'histoire d'une culture, la première place dans l'ordre pyramidal des valeurs. Loin de se replier sur elle-même, la littérature s'incorpore diverses pratiques langagières. Dans le souci d'engager une réflexion sur la valeur des valeurs, elle met en scène les contraintes liées aux procédures de *véridiction*. Par conséquent, je propose de substituer, à la notion *d'autoréférentialité*, celle *d'auto-organisation*. La notion d'auto-organisation nous permet de comprendre et de mettre en relief cet aspect capital : les productions artistiques établissent et interrogent, perpétuellement, leurs règles de fonctionnement.

Etroitement liée à la nature autorégulée des discours littéraires est la spéculation sur les opérations et les compétences énonciatives qui sont indispensables à la saisie des propriétés textuelles et à l'expérience d'une participation réussie aux modes de signification spécifiquement esthétiques. Les œuvres littéraires transgressent, à la différence de simples codes régis par une sémiotique monoplane, la fonction référentielle dans laquelle les procédés langagiers et symboliques se trouvent d'habitude confinés. Elles réorganisent les vieilles distinctions (*fond vs forme, sens vs son*) de telle sorte que la quête esthétique s'avère inséparable de ce vers quoi la quête s'oriente.

6. 4. La co-institution du discours et de son sujet

A travers l'articulation intégrée des actes énonciatifs qu'un texte littéraire suppose assumés pour (s')apparaître comme un discours intelligible, *l'instance-sujet*, à la fois supposée et impli-

quée par la forme singulière de l'objet étudié, aspire à partager un sentiment de réalité encore ignoré. En se montrant apte à comprendre les conditions spécifiques auxquelles une œuvre littéraire se révèle comme un tout signifiant, le sujet engagé dans la communication esthétique se transforme et naît à une identité riche de toute l'expérience nouvellement vécue. A chaque fois que nous nous efforçons de mettre en lumière une structure discursive particulière, nous sommes amenés, corrélativement, à penser l'aspect sous lequel le sujet de l'énonciation implicite cherche à se concevoir et à se faire reconnaître par autrui.

Christina VOGEL
Université de Zurich